

ADIEU A PAUL DEVOUCOUX

membre d'honneur de l'Académie du Morvan

La mort vient encore d'endeuiller notre Académie du Morvan. Paul Devoucoux n'est plus. Il était déjà malade quand notre compagnie s'est organisée et nous n'avons pas pu profiter de son dévouement qui était grand. Nous avons ainsi beaucoup perdu.

Il était « minéralogiste ». Il traduisait « ramasseur de cailloux ». Mais il était un régionaliste morvandean intégral. Il s'intéressait à tout ce qui concerne le Morvan : l'archéologie, l'Histoire, les Lettres. Il fixait sur des fiches admirablement calligraphiées ces renseignements qu'il trouvait. Sa bibliothèque renfermait quelques livres très rares sur le Morvan.

Il serait dommage que tous ces trésors ne soient pas conservés dans le pays qu'il aimait avec passion.

Nous prions Madame Paul Devoucoux et ses enfants d'accepter nos plus vives condoléances.
Joseph PASQUET, chancelier perpétuel.
Henri DESBRUERES, président.

Paul Devoucoux est mort, doucement après une longue maladie, dans la vieille demeure ancestrale où il était né. Il y a quelques 86 ans.

Avec lui disparaît une des personnalités les plus attachantes, les plus chargées de mérite, de vertus et de talent de notre cité.

Il avait vraiment d'ailleurs, comme on dit, de qui tenir. Sans remonter plus loin dans le temps, je signalerai que son grand-père Philippe Devoucoux, avocat à Château-Chinon, proscrit pour son opposition au coup d'Etat de 1852, avait fait, après 1870, une belle carrière comme député-maire de Bourges et président du Conseil général du Cher. Il fut même candidat à la présidence de la République.

Quant à son père, tous les Château-Chinonais de son âge se souviennent avec émotion de ce vieux magistrat aveugle qui, plusieurs fois par semaine, conduit par sa fille Jeanne, se rendait au tribunal pour accomplir les devoirs de sa charge avec une bienveillance qui n'excluait pas la fermeté.

Paul Devoucoux, lui, voulut servir ses compatriotes d'une autre manière. Sachant l'importance des routes pour le développement du Morvan qu'il aimait tant, il se fit agent-voyer. De 1911 à 1945, il consacra ses labours à un des cantons les plus durs, celui de Montsauche, estimé de ses chefs comme de ses collaborateurs, faisant des merveilles avec les ressources dont il disposait.

Son violon d'Ingres fut la minéralogie. Il y consacrait ses loisirs et, en parcourant son canton, souvent à pied il avait occasion de faire de précieuses découvertes. Sa collection était riche, comme je l'ai constaté bien des fois, soit chez lui, soit à des manifestations régionalistes. Il ne fut pas sans collaborer avec Gauton du Coudray et Dauphin, à la collection de minéralogie du Musée de 1935.

Il était en rapport avec la Société d'histoire naturelle d'Autun. Il en était un membre fidèle. Il était membre aussi de la Société Eduenne et, je crois vice-président des Amis du Beuvray.

Sa passion pour la terre morvandelle ne se bornait pas à l'étude du sol, mais s'étendit à la mise en valeur des paysages

naturels qui constituent une incomparable valeur touristique. Il pensait que « cette débâche d'eau et de verdure est un véritable miracle » et, pour en permettre la contemplation, je l'ai vu les outils en main, tracer des chemins pour accéder à ces sommets prestigieux que sont le Mont des Cerisiers ou la Roche Cartance.

Il a publié des notes intéressantes dans les journaux locaux sur tous les événements littéraires ou archéologiques du pays. Il fit connaître le poète paysan Lagrange.

A la fondation de l'Académie du Morvan, son nom fut accepté d'emblée.

J'ai revu Paul Devoucoux sur sa couche funèbre. La mort s'était montrée pour lui extraordinairement clémente. Elle n'avait pas flétri, mais, au contraire, éclairé et comme spiritualisé son visage émacié que prolongeait la longue barbe grise.

Je renouvelle à Mme Devoucoux et à ses enfants mes plus sincères condoléances.

Docteur Léon BONDOUX.

Sa façon de travailler

Jacques Baudiau ne s'est pas improvisé historien du jour au lendemain. Nous savons par Victor Gueneau que ses dix années passées dans l'ombre de sa paroisse de Montigny-sur-Canne ont été des années fécondes d'études et d'apprentissage.

« A Montigny-sur-Canne, saisi par la bienfaisante curiosité des vieux souvenirs qui devait le conduire à entreprendre, plus tard, son grand ouvrage sur le Morvan, il parcourut sa paroisse dans tous les sens. Il se fait raconter les légendes, ramasse les vieux débris gallo-romains, consulte les anciens livres et écrit, au jour le jour, le résultat de ses recherches et de ses réflexions sur des feuilles que j'ai pu lire et copier. « L'abbé Baudiau restera populaire, parmi les Nivernais chercheurs et curieux ».

L'abbé Charraut qui fut, lui-même, un excellent historien du canton de Montsauche, a parfaitement indiqué les méthodes de Baudiau.

« A travers les soucis du ministère paroissial, il poursuit le projet qu'il avait, depuis longtemps, de publier un travail historique sur le Morvan. Il avait rencontré au Château de la Chaux (chez les de Chambare) et particulièrement au Château de Chastellux, des concours dévoués et encourageants. Les archives des anciennes maisons seigneuriales lui étaient ouvertes ».

« On le rencontrait sur les routes morvandelles monté sur une petite jument grise qui se prêtait aux rêves du chercheur ».

Il trouvait, à cette époque où la douceur de vivre existait encore, tous les concours nécessaires, chez les curés, les hommes de profession libérale, les instituteurs, tous ceux qui disposaient encore de temps pour être cultivés.

Un académicien du Morvan par mois

L'amiral Denis de Bourgoing

Ne Blismes, dans la Nièvre, le 1^{er} juillet 1897, Denis de Bourgoing entre à l'École navale avec la promotion de 1915. Après une formation accélérée à Brest, il fait deux ans et demi de guerre en Méditerranée, jusqu'à l'armistice de Moudros, le 31 octobre 1918. Il sert ensuite en mer Noire et sur le Danube. De 1921 à 1923, Denis de Bourgoing nommé lieutenant de Vaisseau fait campagne en Extrême-Orient, en Indochine, en Chine et au Japon. En 1924, nous le retrouvons à l'état-major général de Paris, puis de 1925 à 1927, comme instructeur sur la « Jeanne-d'Arc », et de 1928 à 1929, attaché naval adjoint à Rome. De 1929 à 1930, il est officier élève à l'École de guerre navale, et en 1931, il embarque sur le croiseur « Foch ». De 1932 à 1933, notre académicien commande en qualité de capitaine de corvette, le torpilleur « Fougueur ». De retour à l'état-major général, assiste en tant qu'expert, à la Conférence navale de Londres, puis nommé capitaine de frégate, il devient chef d'état-major du contre-amiral commandant les contre-torpilleurs de l'escadre de la Méditerranée, de 1937 à 1938. Désigné en 1940 comme

attaché naval à Washington, il reste à ce poste jusqu'au débarquement américain en Afrique du Nord. C'est alors qu'il rallie Alger et prend, en mai 1943, en qualité de capitaine de vaisseau, le commandement du croiseur « Suffren » sur lequel il termine la guerre. Après six mois d'occupation en Allemagne, le capitaine de vaisseau Denis de Bourgoing est chargé de préparer la réouverture à Paris de l'École de guerre navale, dont il assure la direction des études jusqu'à la fin de 1950.

Nommé contre-amiral, il commande la marine en Indochine de 1951 à 1952. Revenu ensuite à l'état-major général, où il est chargé de la flotte en construction, il préside en cette qualité la commission permanente des essais des bâtiments neufs.

Ayant pris sa retraite à la fin de 1955, l'amiral Denis de Bourgoing assure alors la direction du port de Beuvray qui appartenait encore à une compagnie française. Il reste à ce poste jusqu'à la liquidation de la compagnie en 1959.

C'est alors qu'il partage son temps entre Paris et la Nièvre, où il est notamment président de l'Association des

officiers de réserve et président de la délégation nivernaise du Secours catholique. Son violon d'Ingres : les études historiques.

Le Morvan représente pour lui le pays de sa jeunesse, où il retrouve toujours avec plaisir ses amis d'enfance. Appartenant à une vieille famille nivernaise, il est par sa mère, née de Sermizelles, de souche morvandelle et s'est encore réenraciné dans le pays en épousant une descendante directe du maréchal de Vauban.

Mais le Morvan est aussi pour l'amiral de Bourgoing le pays chargé d'histoire où, au cours du premier millénaire avant l'ère chrétienne, s'est formée (par la fusion des envahisseurs préceltes et celtes venus d'Europe centrale avec les autochtones néolithiques, premiers défricheurs de notre région) la race qui habite encore nos collines. C'est le bastion autour duquel a pu naître et se défendre la puissance éduenne qui joua un grand rôle à l'époque de la conquête romaine, et dont on retrouve encore le souvenir dans bien des noms de nos villages ou de nos « Heur-dits ».

Tristan MAYA.

L'HISTORIEN

On sait que l'abbé Jacques-Félix Baudiau a pu être appelé le premier des historiens du Morvan : le premier qui ait entrepris non seulement de décrire, mais de faire revivre dans son passé le pays auquel il était passionnément attaché. A l'époque où son livre parut, en 1854, et quand il le reprit, en 1865, pour l'étoffer et répondre, parfois vertement, à certaines critiques, ce livre fut universellement apprécié. Or, cent ans après la seconde édition quand on réimprima *Le Morvand*, le succès de cette réimpression fut indéniable. Engouement de collectionneurs ? Non pas : *Le Morvand* n'a pas vieilli autant que le laisserait supposer l'écart d'un siècle entre ces deux dates.

Certes, l'Essai géographique, topographique et historique (tel est le sous-titre de l'ouvrage), a perdu beaucoup de son poids en matière géographique. On ne saurait le comparer ni au *Morvan* de Levaillant, ni à des ouvrages plus récents : la géographie du temps de Baudiau se bornait à une honnête description. Il n'empêche qu'on y trouve un portrait du Morvandiau, œuvre d'un homme du pays connaissant bien ses compatriotes, qui vaut d'être encore retenu. Et Baudiau a noté les traits de mœurs propres au Morvan, avec le sentiment qu'il était temps de la faire. L'« Individualité morvandelle » étant en voie de disparition.

Son histoire du Morvan prise dans son ensemble — c'est de la seconde partie du livre — jouait la difficulté : et il en était considéré le duché de Bourgogne, qui avait été réimprimé quelque dix ans

avant la parution du livre de Baudiau, et dont celui-ci n'a pu citer : une contrée divisée entre deux provinces, n'ayant eu d'unité politique qu'aux temps bien mal connus des Eduens, se prêtait mal à une reconstitution historique d'ensemble. Et cependant, grâce à son érudition, il a su noter les faits essentiels et se dégager de l'histoire des maisons princières dont, précisément, le Morvan avait manqué.

Et c'est l'histoire contemporaine qui a le mieux bénéficié de son enquête : il a fait revivre les francs-tireurs du marquis de Forbin-Janson, en 1814. Il a su noter aussi bien la famine de 1817 que la maladie de la pomme de terre en 1847, ou les émeutes des communes forestières en 1848. Tout ceci rend un son bien moderne : la curiosité de l'historien ne se limite pas à ce que nos spécialistes appellent l'« Événementiel ». Baudiau, même dans ce résumé historique forcément rapide, a su comprendre que l'histoire du Morvan était celle de ses habitants, de leurs épreuves et de leurs occupations.

Maïs où *Le Morvand* prend toute sa valeur, c'est dans la troisième partie, la plus volumineuse : les notices consacrées à chaque commune, regroupées par canton, dans les deux sections du Morvan : le Morvan nivernais et le Morvan bourguignon. Ces communes partagées en d'innombrables écarts, comme pour susciter sans cesse à l'auteur de nouveaux points d'interrogation... On pense invinciblement à Courtépée, l'autre curé bourguignon, et à sa *Description* manquer de se remémorer l'exem-

ple. Mais, évidemment, la comparaison est écrasante pour l'auteur du XVIII^e siècle. Baudiau, comme Courtépée, a parcouru le Morvan (sur une jument grise et non sur le bidet que la Province avait offert à son historien) : il l'a parcouru beaucoup plus à fond. Il a scruté les archives familiales qu'il a su se faire ouvrir, à La Roche-Millay, à Chastellux, en combien de châteaux, et il a copié les documents inédits pour les incorporer à son œuvre.

Travail d'érudit — d'un de ces érudits admirablement formés tels que la seconde moitié du XIX^e siècle en a tant connus. Travail très sûr, tant Baudiau s'est préoccupé d'étayer son information par des références, par des pièces justificatives. On ouvre toujours *Le Morvand* pour y retrouver des informations sur un fait, sur un village, sur une famille : on n'est jamais déçu. Et il faut se demander comment le curé de Dun-les-Places avait pu trouver le temps et le moyen de consulter les dépôts d'archives, les bibliothèques.

Erudit, donc, l'historien aussi, nous l'avons dit, qui sait d'instinct que tout est objet d'histoire. Morvandiau enfin, et combien attaché à son Morvan, que le touriste, dit-il, parcourt en y découvrant sans cesse de nouvelles beautés : dont les habitants sont si attachants, au point qu'il déplore cette émigration, qui les gâte. L'abbé Baudiau a vraiment mérité sa renommée, et il reste l'un de nos plus solides historiens locaux.

Jean RICHARD,
Doyen de la Faculté de lettres
de l'Université de Dijon.



musette bleue, contenant son « goûter », suspendue à l'épaule. Quatorze kilomètres, en bande, la bonne saison, à travers bois et champs, ça ne devait pas manquer d'agréments. Mais l'hiver par la neige et le froid ! l'abbé Baudiau parle dans son livre de la dureté du climat de Planchez. Il se souvenait.

A-t-il été bon élève à l'école primaire ? Certainement puisque les Baudiau actuels disent que l'instituteur remarqua son intelligence éveillée. L'abbé Charraut attribue cette découverte à l'abbé Morey, curé de Corancy, qui desservait alors Planchez mais que c'est l'abbé Gonin, curé de Planchez à partir de 1825 qui lui donna des leçons de latin. L'article nécrologique paru dans « La Semaine Religieuse » attribua ce rôle à l'abbé Benoist, prêtre vénéré qui fut curé de Montsauche, près de 37 ans de 1818 à 1853. Cette dernière opinion est plus vraisemblable. Car avec l'abbé Gonin, Jacques n'aurait commencé le latin qu'à 17 ans. Or, il a été au petit séminaire ou plus exactement à l'embryon de petit séminaire qui existait alors. Le petit séminaire d'avant la Révolution avait été supprimé en 1804.

A Chevigny, on a entendu dire que c'était le grand-père qui conduisait le jeune séminariste, dans sa cariole enfarinée jusqu'à Château-Chinon, où il prenait la diligence pour Nevers.

Aucun renseignement sur ses études. Fut-il un brillant théologien ? Peut-être. Un gros travailleur ? Certainement.

SA CARRIERE ECCLESIASTIQUE. — En la chapelle du séminaire, Jacques Baudiau reçut de la main de Mgr Dedouhet, évêque d'Angers, les ordinations suivantes : sous-diacre 10-7-1831 ; diacre 21-12-1832 ; prêtre 2-3-1833.

Il fut aussitôt nommé vicaire à Château-Chinon, sous les ordres du curé Charollois, puis, le 17 mars, il signe l'acte de baptême de Reine Bonnet, née à Vermenoux. Il ne resta pas longtemps à ce poste, puisque le dernier acte est signé par lui le 3-9-1834. Il savait, depuis le 1^{er} novembre, qu'il était nommé curé de Montigny-sur-Canne. Il resta 10 ans, dans cette paroisse où il fit reconstruire l'église.

En 1844, il est nommé curé de Dun-les-Places. Il y resta 27 ans. C'est là, qu'il écrivit son œuvre principale, bercé par le chant de la Cure roulant sur les cailloux, et respirant l'air salubre de la forêt morvandelle.

Sans aucun doute, et dans une large mesure, il collabora, avec son peu banal paroissien le corsaire Fenillet, à la construction de cette église de granite, solide, trapue, qui défiera les siècles.

Après bien des hésitations, il acceptera en 1875, de devenir curé d'Entrains. Pas pour longtemps, car il mourut en 1880, quatre ans après. C'est en terre morvandelle, à Quarré-les-Tombes qu'il rendit le dernier soupir, dans les bras de deux confrères amis.

Il faut croire que ce prêtre modeste était justement apprécié et populaire, puisqu'après sa mort, comme pour les saints d'autrefois, ses paroissiens d'Entrains et de Dun-les-Places se disputèrent son corps. L'une et l'autre paroisses firent de ses funérailles un véritable triomphe.

Il fut enterré à Entrains.
Joseph PASQUET.